



Abel Paul
Pitouis

Mon cher Albert

**LETTRE À
ALBERT CAMUS**

Gallimard

Extrait de la publication

ABEL PAUL PITOUS

MON CHER
ALBERT

Lettre à Albert Camus

nrf

GALLIMARD

Note de l'éditeur

Cette «Lettre à Albert Camus» que nous publions aujourd'hui a été écrite au début des années soixante-dix par l'un de ses amis d'enfance, Abel Paul Pitous, dont le témoignage est resté jusqu'à présent inédit, alors qu'il concerne l'une des périodes les plus mal connues de la vie de Camus.

Loin d'être une simple connaissance de Camus, Abel Paul Pitous est son parfait contemporain et l'a fréquenté pendant près d'une décennie, rencontrant sa famille, certains de ses professeurs et partageant avec lui la même bande de camarades. Nés tous deux en Algérie en 1913, ils habitent le même quartier d'Alger — Belcourt — et la même rue — la rue de Lyon —, où la famille Pitous tient un café. Ils font connaissance, en 1922, semble-t-il, sur les bancs de l'école élémentaire, rue Aumerat, où ils sont scolarisés. L'admission d'Albert Camus au lycée en 1924 les sépare. Abel Paul Pitous est reçu à l'E.P.S. (École primaire supérieure d'Alger) puis prolongera sa scolarité à l'E.P.I. (École pratique d'industrie). Ils n'en restent pas moins liés par la passion et la pratique du football. En 1931, ils se perdent de vue définitivement. Albert Camus a obtenu en 1930 la première partie du baccalauréat et se destine à des études supérieures. Ses premières attaques de tuber-

culose lui interdisent en outre de continuer le football. Abel Paul Pitous quant à lui commence à travailler.

Abel Paul Pitous n'a découvert que très tardivement la célébrité littéraire de son ami d'enfance, sans qu'il précise dans son texte exactement la date. Ce n'est que la retraite venue (après avoir fait une longue carrière à Électricité et Gaz d'Algérie et exercé divers métiers) qu'il entreprend de rassembler et écrire ses souvenirs, qu'une visite sur la tombe de Camus à Lourmarin ont fait resurgir avec une intensité et une netteté inattendues. Il met alors au point un manuscrit d'une centaine de pages qu'il ambitionne de voir publié, mais qui ne trouvera à son grand regret pas d'éditeur.

Abel Paul Pitous a visiblement remanié son manuscrit. En attestent deux contradictions que nous avons laissées apparentes. Il date sa « Lettre » de 1971 (début probable de la rédaction de son manuscrit) mais fait référence plus loin à l'année 1974, à propos d'une émission télévisée sur Camus. D'autre part, il assure qu'il n'a pas lu Camus au moment où il rédige cette lettre (ce qui était vraisemblablement le cas en 1971), mais cite une fois explicitement l'un de ses textes et renvoie plusieurs fois à ses œuvres. On peut donc se plaire à imaginer qu'après 1971, Abel Paul Pitous a tenu la promesse qu'il a faite à son ami dans le post-scriptum de son manuscrit : lire « tous » ses livres. Un épais dossier de coupures de journaux, conservé par sa famille après sa disparition, confirme qu'il s'est documenté sur l'œuvre de Camus.

Le manuscrit de cette lettre, entièrement écrit à la main, de la belle écriture d'Abel Paul Pitous, nous a été transmis début 2013 par son fils. Les renseignements qu'il contenait sur l'enfance de Camus et la façon dont ils entraient en résonance avec son livre le plus autobiographique, *Le premier homme*, nous ont convaincus de le publier. Nous avons ôté les passages retraçant le parcours professionnel d'Abel Paul Pitous

des années trente aux années soixante, pour ne retenir que ceux qui évoquent les souvenirs de la période où l'auteur et Albert Camus se fréquentaient.

Enfin, l'édition de cette « Lettre » est accompagnée d'une reproduction de la célèbre photo où Camus pose en gardien de but entouré de son équipe. À côté de lui, accroupi, un bras posé sur l'un de ses genoux, sourit Abel Paul Pitous, l'auteur des pages qui suivent.

Marseille, le ... 1971

Mon cher Albert,

Je sais que tu as quitté tes amis pour un monde d'où l'on ne revient plus. Et je n'ai pas d'autre moyen pour te joindre que celui de t'écrire. Mon écriture a bien changé ; elle n'a plus la belle calligraphie qu'avait celle de l'élève que tu as connu à l'école de la rue Aumerat à Belcourt et ne te dévoilera pas son nom. Pourtant, regarde bien à nouveau sur l'enveloppe la façon dont est rédigée l'adresse, le dessin des lettres, leur forme... Non, vraiment ? tu ne devines pas à qui peut bien appartenir cette main qui tient le porte-plume et qui, pour la circonstance, ne tremble presque pas ? Tu donnes ta langue au chat ? Crois-moi, je me suis appliqué, j'ai même recommencé plusieurs fois !

Je te vois tournant les pages — c'est ce que tu as de mieux à faire — pour découvrir à la dernière l'identité de ton correspondant. Tu es surpris n'est-ce pas, bou-

leversé peut-être? Eh bien oui, c'est moi, bien vieilli certes mais encore assez jeune et audacieux pour avoir l'envie folle de t'envoyer cette « bafouille » qu'aucun autre ne pouvait faire, ne fera jamais.

*

Peut-être te poses-tu la question : pourquoi ne t'ai-je pas écrit avant que tu ne grimpes sur ce pur-sang de la mécanique qui t'emporta pour un voyage plus long que prévu... Oui, pourquoi? Rappelle-toi : la pendule de notre amitié s'est arrêtée en 1931. Son tic-tac s'est éteint sans que ni toi ni moi n'ayons tenté de le remettre en mouvement. Toi, tu avais tellement à faire avec tes études déjà brillantes et ta santé encore préoccupante. Moi, ayant cessé les miennes trop tôt, je faisais connaissance depuis un an avec les dures conditions de travail du « monde ouvrier », pas encore ou si peu organisé en Algérie. Je découvrais soudain une vie nouvelle avec ses petits rayons de joie bien sûr, mais aussi avec sa triste réalité faite d'obligations, de servitudes, d'ingratitude...

Et puis tu sais, c'est énorme quand on n'a pas encore dix-huit ans, que pendant trois années consécutives on a fait partie des aînés d'un établissement scolaire inauguré avec sa promotion en 1927... que résonne encore à l'oreille et au cœur le langage de l'amitié, de la considération, de l'admiration parfois des « bleus », des adolescents qui arrivent en première année, alors que l'on est déjà en troisième et dernière

année, comme des «grands»... et que, tout à coup, la société a un visage d'homme et de rendement et te trouve «tout petit» et maladroit... qu'elle a des vestibules où elle déchire ta dignité parce qu'elle pense qu'il est trop tôt pour en avoir et que le combat pour la vie passe par là, par l'antichambre de l'humiliation. Tu dois le savoir, cette école de la vie n'a plus de jeudi ; elle n'avait pas non plus de vacances, jamais de vacances ! La semaine avait six jours et ses cinquante-quatre heures de présence normale, quand elle ne dépassait pas les soixante par des heures supplémentaires qui mordaient sur les loisirs, le repos, parfois sur le sommeil. Les patrons et la semaine nous laissaient quand même le dimanche — un peu comme la halte aux chevaux au temps des diligences — pour récupérer, recharger les «batteries»... pour jouer au football sans avoir eu le temps de s'entraîner. Quoique pour ce qui est de tenir la forme, je faisais tous les matins mon mille mètres comme un dératé, en ayant soin de maintenir bien horizontalement le panier d'osier dans lequel ma mère avait soigneusement rangé les victuailles et plats cuisinés qui servaient à mon repas du midi.

Le tramway qui me conduisait à l'usine sortait du dépôt de «l'Arsenal», rue Sadi-Carnot, vers cinq heures dix, cinq heures un quart. Il me fallait donc arriver à l'arrêt des Halles un peu avant cette heure-là. Mais comme mon réveil était laborieux, invariablement c'est en dévalant la rue de Lyon, puis la rue de Suez, la place du jet d'eau boulevard Thiers, le dernier

morceau de la rue de l'Union, et enfin le petit bout de la rue Sadi-Carnot, qu'acrobatiquement je prenais en marche ce tramway qui m'emmenait chaque jour au travail avant que la sirène ne sonne à six heures un quart.

À cet exercice matinal, et bien que le wattman très complaisamment ait ralenti le convoi, lorsque j'ouvrais mon panier, il y avait le morceau de saucisse de la loubia qui faisait «la cour» à la tomate que je croquais avec du sel, et parfois, furieux, je surprénais le pigeon rôti qui avait déserté sa gamelle et ses pommes de terre et couvait «amoureusement» la poignée de cerises, donnant à mon dessert une saveur originale. Inutile de te dire que les journées, les semaines étaient bien remplies et qu'il n'y avait plus beaucoup de temps pour le reste. Même pas le temps d'être malade car privé de salaire, le médecin, la pharmacie, le chirurgien non remboursés coûtaient trop cher. Et puis je voulais apprendre «mon» métier pour essayer de vendre, plus lucrativement, mon petit savoir et ma force de travail...

Si tu savais Albert, comme il était court le temps qui me restait pour gagner le petit cœur de seize ans de celle que tu as connue et qui depuis n'a jamais cessé de réchauffer le mien... Mais pourquoi t'ennuyer avec tout cela? Pourquoi tant de vaines justifications? Je pense simplement que nous avons laissé pousser trop d'herbes sur le chemin de notre amitié.

*

Cher Albert, un nouveau maillon s'ajoute au dernier de cette chaîne qui a résisté à l'oubli. Ce nouveau maillon c'est Lourmarin, ta maison et ta tombe. Je reviens donc de Lourmarin, ce petit village du Vaucluse. Je ne sais si tu en as été averti, mais la municipalité a honoré ta mémoire et rendu hommage à l'écrivain : une rue a été baptisée et s'appelle Albert-Camus. La plaque qui porte ton nom au coin de la rue où tu habitais, de temps à autre, a le neuf d'une pièce qui a réparé un vieux vêtement usé et qui n'en a ni la couleur ni le tissage. Elle n'est pas née le même jour que le pan de mur de la vieille maison sur lequel elle est scellée. Elle n'aura que onze ans ce mois de janvier 1971... approximativement le même âge que nous avons à l'école de la rue Aumerat avant que tu ne la quittes pour devenir lycéen.

Je ne sais plus si c'est de Lourmarin ou de Belcourt que je reviens, tant est si vrai qu'au-delà de ce coin de rue surgissait ce quartier lointain où nous avons vécu une partie de notre enfance et de notre adolescence. Mais oui Albert, c'est le merveilleux voyage que j'ai fait en remontant le temps, à la vitesse de la pensée, les années qui séparent 1971 de 1922 ou 1923. Le temps de fermer les yeux pour cacher mon émotion, l'espace d'un mouvement de paupières et soudain, d'un bond miraculeux, j'ai sauté par-dessus les quarante-huit ans qui font le pont entre l'enfant de dix ans et l'homme que je suis.

J'ai revécu à travers Lourmarin, ce paisible village de Provence, et Belcourt, ce quartier d'Alger

tout fardé de blanc — du blanc des voiles des «mauresques» qui se confond avec celui des maisons — un court moment de ta jeunesse, de notre jeunesse. Ce fut instantané, tu sais. Comme un déclic d'appareil photo fixant en plein vol l'image de la vérité. Et j'ai revu par-dessus les collines et la Méditerranée, Belcourt, Alger, son port et sa banlieue d'il y a un demi-siècle presque, et au cœur du décor : toi, Albert, et nos bien brèves années d'amitié.

Ce sont des images parlantes, des photos toujours vivantes et rangées pêle-mêle dans l'album de mes souvenirs et montrant un Camus méconnu, par toi-même oublié, que je voudrais te faire redécouvrir, si tu me le permets, et cela tout simplement, sans en «rajouter» avec le vocabulaire bien pauvre d'un homme fâché avec la bonne littérature.

C'est vrai qu'on a beaucoup écrit sur toi, avant et après ta mort. On a constaté tes mérites, il le faut bien ; on a commenté, imaginé un peu ; on a critiqué tes œuvres, c'est normal... interprété tes textes, mais aussi ta pensée... on a souligné les passages les plus marquants de tes écrits et cité certains moments de ta vie qu'on a essayé d'expliquer... Mais dis-moi, toi qui connais ton histoire, n'ont-ils rien oublié ?

Quand demain, en citant tes contemporains, cette histoire rappellera l'homme sans parler de l'enfant, de l'adolescent, sans parler du «jeune homme» que tu as été, ou ne faisant que l'effleurer... comment y trouver toute la vérité ? C'est de cet Albert-là que je veux te

parler et en particulier de celui qui était encore trop jeune, trop « petit » pour mettre des pantalons longs... de celui qui devint trop « grand » pour porter des pantalons courts. Te parler de cette période où tu avais, à la fois, comme admirateurs, trois amis : Devilleneuve, Georgeot et moi-même, et encore tes oncles, Étienne le tonnelier et François le barman... ta mère, oui, ta mère... et puis — j'y reviendrai — les spectateurs anonymes, au gré de tes fantaisies, passants de la rue, flâneurs aux balcons, et bien sûr amateurs de football. Je ne cite pas Lucien, ton frère, notre aîné ; il était si peu avec nous.

Albert, je te l'ai déjà dit, je reviens de Lourmarin. J'ai été y voir «le chemin» par toi parcouru depuis le modeste et sombre appartement de Belcourt, rue de Lyon, situé entre la rue Prévost-Paradol et la rue de l'Union, et y trouver sinon les raisons, du moins les mots qui me manquaient pour t'écrire... comme si nous nous étions quittés hier ou avant-hier. Ainsi tu le vois, je ne t'ai pas oublié même si nos routes étaient faites pour ne jamais plus se rencontrer.

Sur la plaque qui porte ton nom au début de la rue, et miraculeusement transformée en miroir, c'est d'abord ton visage qui est apparu ; puis ce fut le tour de ta silhouette menue, celle où tes jambes trop courtes ne te permettaient pas en sautant d'atteindre la barre transversale de la «cage», quand à treize et quatorze ans tu gardais les buts de l'équipe des «minimes» de l'A.S.M. (Association sportive de Montpensier), ton premier club, puis ceux du R.U.A. (Racing universitaire algérois).

Je te fais sourire? Il y a sans doute mieux à te dire,

plus intéressant à évoquer ? C'est sûr. Mais laisse-moi t'écrire ce qu'il y a de plus facile pour moi. Ne sois pas étonné Albert, si l'enfant a masqué l'écrivain et si je ne parle pas de ta gloire qui a débordé le cadre national et qui continue à travers tes œuvres, tes pièces, tes livres : je te connais si peu dans ton costume d'apparat du prix Nobel de littérature.

Pour moi, quand on prononce ton nom, comme cette plaque l'a fait avec un roulement de tambour, spontanément je vois Belcourt, le couloir d'entrée de cette maison où tu habitais, puis le mien situé dans la même rue et distants l'un de l'autre de cent cinquante à deux cents mètres environ...

Je vois le balcon du dernier étage de l'immeuble faisant l'angle de l'allée des Mûriers et de la rue de Lyon, juste en face de chez moi, où apparaît Georgeot toujours prêt à nous rejoindre..., ton arrivée avec Devilleneuve ou seul, celle de Raoul débouchant de la rue des Jasmins... puis l'entrée en matière, le premier contact qui commençait invariablement par une feinte au visage ou ailleurs, pour ouvrir la voie à une tape main ouverte et rapide au creux de l'estomac ou au foie. Feintes où nous étions tous les deux les plus experts, les plus véloces, et les « victimes » souvent Georgeot, Raoul ou Devilleneuve.

Ne sois pas étonné non plus si je revois, avec des yeux pleins d'envie, les stades C et D au Champ-de-Manœuvre ; stades de foot sans clôture, sans tribune ni vestiaire, et qu'il fallait tracer le matin de bonne heure avant de jouer... puis ton oncle Étienne, debout sur le

bord de la touche et si malheureux quand nous « matchions » l'un contre l'autre ; je jouais alors au Stade algérois...

Si je revois le stade A, celui des « grands », appelé plus communément Stade municipal. Nous avons été y voir courir l'extraordinaire Ladoumègue à la foulée légendaire, oubliant très loin les Trémailles et Taboni, athlètes du Gallia Sport de très bonne renommée.

Stade sur lequel nous avons vu évoluer pour la première fois l'équipe de France de football opposée à celle d'Algérie, avec dans les bois Cousin — l'année d'après ce fut Thépot — avec les Matler, Corb, Dubus, Langillier et autres vedettes face à nos Sarobert, Tauriac, Clément en défense, Hanotel et autres Lakdar, Bonelo, Alcocel, Chesnau, Lacombe.

Je ne sais si tu t'en souviens, au retour de l'un de ces matchs, je t'avais dit mon admiration pour deux joueurs qui m'avaient enthousiasmé : Corb jouant à l'aile gauche et Langillier à droite, je crois. Idoles d'un moment, ils allaient devenir avec Aprile du Stade algérois mes « modèles ». Il fallait à tout prix que j'associe à ma façon de jouer au poste de demi-centre, à ma vitesse d'exécution, les techniques différentes de ces deux formidables joueurs. Celle de Corb, qui à lui tout seul constituait un spectacle lorsque, dans un « mouchoir de poche », il mystifiait trois ou quatre adversaires qu'il prenait à contre-pied, sans toucher à la balle, sans gagner un pouce de terrain avec des feintes irrésistiblement comiques.

Oui, il fallait qu'il y ait de cela dans mon jeu, sans

en abuser, pour amuser les supporters, leur offrir — comme il nous arrivait de le faire ensemble dans la rue — un spectacle et un peu de gaieté.

Mais pour ajouter de l'efficacité aux intermèdes amusants et devenir populaire, il était indispensable d'essayer de prendre à Langillier le meilleur de sa technique sur le plan individuel, pour le mettre au service du collectif. Être capable, comme lui, en deux ou trois feintes de corps, en deux dribbles longs, de traverser la moitié du terrain et de porter le jeu dans les dix-huit mètres de l'adversaire.

C'est ainsi que cent fois je «remettais la main sur l'ouvrage», chaque jour, au cours des deux heures de récréation sur ce petit terrain de l'École pratique d'industrie, «stade maquette» sur lequel je ne pouvais perdre de vue mes deux «modèles».

Un peu de modestie devrait m'interdire de te rappeler que je n'avais pas si mal réussi. C'est vrai. Avoue pourtant que ce fut un palmarès assez élogieux et unique dans les annales du football. Avec l'équipe des minimes en 1927-1928 nous avons détrôné cinq ou six ans de suprématie du Football Club blidéen et enlevé le championnat avec dix-sept matchs gagnés et un nul sur dix-huit joués... Avec l'équipe juniors, détrôner également l'Association sportive de Saint-Eugène et lui ravir son titre avec dix-huit matchs gagnés sur dix-huit joués en 1928-1929, et récidiver encore en juniors dans les mêmes conditions et en quatrième équipe (je jouais

deux parties le dimanche) en 1929-1930... il fallait le faire!

D'ailleurs quand nous revenions du stade, aux terrasses des cafés, ceux qui nous connaissaient interrogeaient : «Alors par combien avez-vous gagné?», et toi-même, tu t'en souviens, quand tu nous rejoignais : «Pourrais-je savoir par combien CES MESSIEURS ont gagné?»

Ne crois pas, Albert, que pour ce qui est de ce résultat, j'oublie Georgeot et Raoul, puis Stoupi, Requin, ou Llorca dans les bois, que j'oublie Autuor, Zattara, Bouireb, Fernandez, Montel, Pousoda, Cendreis, Louche, Ferrero Gilbert, Toupry Yvon, Guillamo Émile, Gigliaza, Mirailès... et puis encore Aravit, Izzo, Azam, Guida, Mahmoud, Rigal... non, la plus grande part leur revient... que j'oublie l'extraordinaire Cheyrigues, le meilleur entraîneur du moment après avoir été le meilleur goal du monde!

Pourtant, pour ce qui est du spectacle, te rappelles-tu ces supporters, Hussein-Dey en particulier, accompagnés de leurs épouses qui se déplaçaient partout pour voir jouer le Gallia parce que, disaient-elles à ma mère, c'est du spectacle et qu'on va se marrer un bon coup avec Popaul!

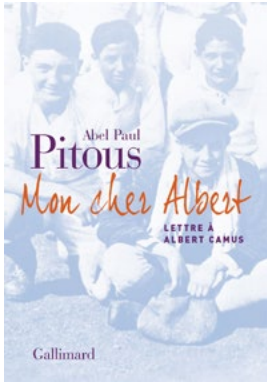
Eh oui, Albert, quand quelque chose ou quelqu'un prononce ton nom, c'est aussi et encore le grand stade municipal du Ruisseau qui crève l'écran de mes souvenirs. Le Racing universitaire algérois, le club que tu as le plus aimé, en était le locataire-gérant. Stade merveil-



Éditions Gallimard
5, rue Gaston-Gallimard 75007 Paris
<http://www.gallimard.fr>

Couverture : Photo, collection particulière.

© Éditions Gallimard, 2013.



Abel Paul Pitous

Mon cher Albert
Lettre à Albert Camus

Cette édition électronique du livre *Mon cher Albert – Lettre à Albert Camus* de Abel Paul Pitous a été réalisée le 19 septembre 2013 par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer en septembre 2013 par Laballery (ISBN : 9782070142903 - Numéro d'édition : 256044).

Code sodis : N56599 – ISBN : 9782072497476
Numéro d'édition : 256046